



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 80.- / étudiants: 35.-

Jean Daniel Abraham Davel

Etaient-ils donc les derniers fidèles, ces Zofingiens qui se retrouvent à l'aube de chaque 24 avril au pied de la statue du Major? Certainement pas. Il y eut, tout ce temps, des libations privées et des transmissions familiales.

Aux siècles précédents trois artistes, Juste Olivier et son Major *Davel* (1842), Gleyre et sa monumentale (presque trois mètres sur trois) *Exécution* (1850), puis Ramuz et son incantatoire *Hommage au Major*, prononcé à Cully lors du bicentenaire, avaient fait de Davel le héros incontestable de notre indépendance.

En 1970, *L'Affaire Davel* de Marianne Mercier-Campiche avait clos la recherche historique sur les événements de l'époque et livré le dossier de la cause.

Suivons notre ancien archiviste cantonal Gilbert Coutaz pour considérer que s'est ensuite ouverte une «période d'incertitude dans un climat de dénégation»¹. Les babas, radicaux puis socialistes, occupent alors le pouvoir. L'Etat de Vaud ne fait strictement rien pour promouvoir la figure du Major. Malgré son maintien dans les manuels scolaires jusqu'en 2022, les élèves semblent s'y frotter de moins en moins. L'ambiance générale est aux casseurs de mythes et un Michel Thévoz railleur dénonce en 1980 que «dès qu'il est question du Major Davel, les historiens vaudois mettent le genou à terre».

La même année, le lamentable et mystérieux incendie du tableau de Charles Gleyre suscite ce qui paraît être le dernier sursaut davélien de l'opinion vaudoise. Mais les recherches continuent. Elles se focalisent sur le contexte et la réception de l'aventure. En 1998, pour une question de procédure, les Zofingiens – encore eux! – échouent à obtenir la révision du procès.

Les Vaudois n'avaient donc pas oublié Davel. Mais parce que nous pensions trop bien le connaître, nous avons supposé un peu trop vite qu'il n'aurait plus rien à nous dire. L'exaltation populaire de 1923 a fini par laisser place à l'indifférence quasi-générale. Davel, d'objet de dévotion est passé au statut d'objet d'étude. Il faut garder cela à l'esprit avant de revenir

sur les festivités qui ont marqué la semaine dernière.

Car en théorie, nous aurions pu faire beaucoup plus que ce que nous avons vécu ces derniers jours. Le bataillon de carabiniers 1 aurait pu défiler à Saint-François, et la CGN parader devant Cully. Les communes auraient pu pavoiser leurs rues et faire défiler les écoles... le jour de la rentrée. On aurait résolu les problèmes de place inhérents aux grandes manifestations en investissant le Stade de la Tuilière au lieu de la grande tente du Cully Jazz. On aurait invité tous les Vaudois, et pas seulement les habitants de Lavaux. Dimanche 23 avril, un immense culte à la Cathédrale aurait rappelé combien sa foi fut un moteur pour Davel. Les cloches de tout le Canton auraient battu à la volée à l'heure de la décapitation.

Tout cela aurait demandé cinq années de préparation et des moyens colossaux. En 1898, pour l'édification de la statue de la place du Château, presque tous les chefs politiques du Canton s'étaient retrouvés dans le comité d'organisation. 2023 ne nous fit vivre ni cette unité, parasitée par la très opportuniste tentative de réhabilitation lancée par les Verts, ni cet enthousiasme, absorbé par les élections cantonales. Sans compter que les habitudes festives de la population ont changé. Et que globalement, «il y avait trop», entre les vacances de Pâques et les 20 Kilomètres de Lausanne.

Le temps assurément, l'argent peut-être, ont manqué à la préparation des festivités officielles. M. Vincent Grandjean, Chancelier d'Etat honoraire, a, malgré ces vicissitudes, assuré le suivi et la coordination des événements. Lundi 24 avril à Cully, il a œuvré avec solennité et délicatesse comme maître de cérémonie. Nous sommes heureux que le Canton lui ait offert cette manière de consécration.

En fait, il aurait très bien pu ne rien y avoir. Cela a tenu à quelques personnes seulement. Et entre un opéra, plusieurs spectacles, une exposition dans les gymnases, diverses publications et animations et un colloque universitaire, l'année Davel est une réussite culturelle et

politique; qui appelle bien sûr certaines réserves.

Nous regrettons ainsi amèrement que l'Eglise n'ait pas été associée à la manifestation officielle, ou qu'elle n'ait pas exercé un lobbying suffisant pour y paraître. Tout au long de son supplice, Davel n'a cessé d'invoquer l'inspiration divine de son geste. En se gardant de rappeler la foi du Major, on a empêché son acte de retrouver toute son ampleur.

Ces derniers jours ne furent pas moins l'occasion d'inattendues prises de position. Nous ne sommes pas près d'oublier la surprise générale que le gymnasien Batuhan Sahin suscita à Cully par son discours que tout le monde s'attendait déjà avec lassitude à voir ériger Davel en militant climatique. Après avoir déploré l'insuffisance de l'enseignement de l'histoire vaudoise à l'école, il dira sa «fierté d'avoir une figure héroïque qui représente le lieu d'où je viens». Et le chef de file des maîtres d'histoire du Gymnase, Dominique Dirlwanger, de se réjouir devant près de mille personnes qu'il «existe encore des patriotes chez les gymnasiens vaudois».

La Présidente du Conseil d'Etat a clos les festivités à Cully. La continuité

que Madame Luisier a établie entre le sacrifice de Davel et l'avènement de la démocratie en Pays de Vaud nous paraît bien excessive. Cette récupération est aussi boiteuse que celle qui voit en Davel un précurseur des zadistes du Mormont. La souveraineté n'implique pas la démocratie. Les radicaux continuent toutefois de le penser.

En revanche, «*Il (Davel) n'est pas la propriété d'un parti politique. Il est lié à tout un Canton. Notre Canton. Et si son souvenir doit nous laisser quelque chose, c'est une conviction: celle que l'engagement pour sa patrie n'est jamais vain*» a déclaré non sans émotion Madame Luisier en conclusion de son discours. Nous retiendrons cette forte affirmation de l'unité et de l'identité du Pays.

Puisse maintenant le fantôme du Major murmurer à l'oreille de nos autorités que toute centralisation consentie, toute compétence supplémentaire transférée à Berne le décapitera une nouvelle fois.

Félicien Monnier

¹ Gilbert Coutaz, *Le Major Davel*, Editions Châteaux et Attinger, Orbe 2022, p. 193.

Marcel Regamey, Davel et le «problème vaudois»

«L'objet de la mission de Jeanne d'Arc est le même que celui de la mission de Davel mais sous une forme positive. Jeanne d'Arc, envoyée par Dieu pour libérer la France d'une autorité illégitime, va droit au but: elle désigne le vrai roi et l'emmène à Reims pour le sacre. Jeanne d'Arc manifeste la légitimité de la royauté française. Davel manifeste l'absence de pouvoir légitime en Pays de Vaud et la tragique nécessité de cette autorité.

Que cette manifestation ait été voulue et ordonnée de Dieu ou qu'elle résulte simplement des faits, la portée du sacrifice de Davel demeure le même. Ce sacrifice pose en des termes d'une netteté si vive le problème vaudois qu'il prend une valeur permanente et toujours actuelle. Davel n'est pas un exemple à suivre. Sa mort est comme un lieu de rencontre où s'évanouissent toutes les fausses gloires, les fausses sécurités, les fausses libertés, la fausse morale des Vaudois.

Non seulement nous apprenons, mais nous éprouvons en la personne de Davel les conséquences mortelles de notre infirmité nationale. La grandeur du sacrifice de Davel nous interdit de nous satisfaire de la situation présente, elle nous oblige à consacrer nos efforts

à la seule chose essentielle, la restauration d'un principe vivant de légitimité et d'union, elle nous oblige à engager notre personne dans cette action. Plus encore, elle nous révèle la vraie nature de l'autorité: est légitime l'autorité qui peut se charger de la responsabilité de tout le peuple. Aux Vaudois, qui se contentent de leur vie tranquille, de leur position sociale, de leur morale individuelle, aux Vaudois qui refusent de se lier à l'action politique par souci de garder une vocation personnelle indépendante, on peut déclarer qu'ils continuent à voter la mort de Davel comme nos ancêtres les bourgeois de la rue de Bourg.

Et à nous autres qui consacrons tous nos efforts à rallumer la vie du pays, à lui rendre une âme, une volonté, le sacrifice de Davel nous donne la certitude que le Pays de Vaud n'est pas une idée abstraite, une construction de l'esprit, puisqu'il a mérité, à son époque la plus obscure, qu'un homme mourût pour lui.»

Marcel Regamey, «*Davel*», conférence présentée à la Section vaudoise de la Société d'étudiants de Zofingue le vendredi 8 mai 1936, in *Cahiers de la Renaissance vaudoise* n° 17, Lausanne 1936, p. 42.

Le silence de la RTS

Au 19h30 de lundi 24 avril, la RTS a bien parlé d'un anniversaire: le centenaire des Bains de la Motta à Fribourg. Mais pas un mot ni une image de la cérémonie de Cully. On retiendra que le 12h45 a quand même fait la part belle à la marche annuelle des Zofingiens. Leurs collègues de la SRF ont pour leur part consacré un long reportage au tri-

centenaire, avec interviews d'historiens et gros plan sur les uniformes des milices vaudoises.

Cette absence de couverture aura empêché d'associer d'autres Vaudois à l'événement. C'est à se demander s'il s'agit de la part de la RTS d'un silence délibéré, voire d'une attaque en règle.

FÉM

Un visage pour l'agriculture romande

Il tourna avidement les dernières pages, les yeux embrumés. On le regardait bizarrement dans le café. A certains passages sa gorge se serrait, à d'autres sa bouche souriait. « Ces paroles sont vraies, ces mots sont justes, ces phrases sont belles », se surprenait-il à penser. Le jeune étudiant, enfant de Villars-le-Grand, lisait *Faire paysan*.

Blaise Hofmann, auteur du titre susmentionné, aurait sans doute trouvé de meilleures tournures pour retranscrire l'émoi qu'a suscité chez moi son ouvrage. Mais pour (mieux) en parler, quittons la première personne du singulier et voyons ce que l'enfant de Villars-sous-Yens propose dans ce récit.

Publié en début d'année 2023 aux éditions Zoé, *Faire paysan* est un livre qui plonge dans la complexité des manières de vivre du monde agricole¹ romand, en retranscrivant les tensions, relations de pouvoir et de dépendance qui existent dans et autour de la profession.

Et Blaise Hofmann le fait avec méthode et poésie, c'est-à-dire avec brio. L'auteur, dans une sorte de reportage littéraire, mène une enquête assemblant entretiens, histoire personnelle et dynamiques socio-économiques. Pour illustrer et tramer son propos, il mobilise références littéraires et personnages emblématiques de l'agriculture romande.

Résumé

Pour redescendre un peu dans la teneur du livre, il peut être divisé en quatre parties, qui s'entrecroisent largement. La première consiste en une introduction plutôt romancée, présentant le rapport ambigu qu'entretient l'auteur avec le monde paysan : entre loyauté, par son ascendance, et critique, par son appartenance aux classes à dominance culturelle.

Dans la deuxième, l'auteur trace les lignes de tensions qui parcourent l'agriculture romande. À l'aide d'entretiens avec des intervenants connus du grand-public (on retrouve entre autres Pierre-André Schütz, aumônier-paysan, Fernand Cuche, ex-politicien neuchâtelois et leader syndical de l'Union des producteurs suisses) ou simplement des connaissances de l'auteur, qui s'expriment avec émotion et pertinence. Les individus se livrent alors, confiant leurs espoirs et leurs peines, de la solitude à la colère. Le clivage ville-campagne est particulièrement exploré, les ressorts de cette situation étant exposés avec limpidité.

La troisième partie s'attelle à décrire les solutions imaginées par les acteurs pour se sortir de cette situation. Comment réussir dans cette rude concurrence économique, où

les principaux consommateurs des produits vendus sont ceux qui les critiquent ? Certains hybrident leurs activités ou les modernisent constamment. D'autres se *bobo*-isent, font du bio, du Demeter, de la permaculture ; se lancent dans la *microferme*, sur des marchés de niche.

Finalement, Blaise Hofmann conclut *Faire paysan* en deux chapitres. Dans le premier, il prend position en faveur de l'esprit de la terre, un idéal qui habite tout agriculteur : celui d'être en harmonie avec l'environnement. Harmonie non pas fantasmée, mais plutôt impérative car il s'agit du dernier métier à la merci des caprices de la nature. Les paysans sont donc naturellement plus sensibles au langage de la terre, de par son importance dans leur vie professionnelle. Dans l'ultime chapitre, l'écrivain ouvre sur l'espoir d'un dialogue entre les différentes parties de l'équation : producteurs et consommateurs, campagnards et urbains, subventionnés et subventionneurs. Cela pour rééquilibrer la domination symbolique que les seconds exercent sur les premiers, pour qu'enfin, à nouveau, les enfants puissent dire « *Papa, je veux faire paysanne ! Maman, je veux faire paysan !* »².

Critique

Les lecteurs de *La Nation* apprécieront matière et mise en page du livre : le papier est noble, la police classique, l'interligne aéré. La prose est rythmée et, comme le style, s'adapte au propos de l'auteur sans trop en faire.

Sur le fond, le point fort de l'ouvrage réside dans la perspective critique mobilisée. L'auteur ne prend en effet jamais définitivement parti pour un acteur ou un type d'agriculture. Concrètement, il fait dialoguer les interviewés entre eux, l'ouvrage devenant ainsi un médiateur permettant de comprendre les positions des uns et des autres de manière critique. Il ajoute parfois une couche argumentaire à tel agriculteur conventionnel ou tel urbain à qui les mots manquent. Mais jamais Blaise Hofmann ne condamne l'un ou l'autre. Il est compréhensif. Un dernier point important qui touchera nos sensibilités est l'ancrage résolument local (très vaudois mais pas que) de cet ouvrage dont on ne peut que recommander la lecture.

Emile Spahr

¹ Ici utilisé comme synonyme de paysan pour alléger la lecture, mais en réalité les deux notions recouvrent des visions très différentes de ce statut professionnel.

² p. 209.

Un quintette de l'autre Regamey !

Le compositeur et orientaliste Constantin Regamey (1907-1982) n'a pas de parenté directe avec son homonyme et quasi contemporain Marcel (1905-1982). Né à Kiev de père vaudois et de mère polonaise, il passe son enfance dans cette ville. Fuyant les troubles de la guerre civile, il s'établit avec sa mère à Varsovie où il demeure de 1920 à 1944. Il est très actif dans le milieu musical (rédacteur en chef de *Muzyka Polska*) et universitaire (chargé de cours de philologie indienne à l'Université). De la fin de la guerre à sa mort, il enseigne la littérature et la linguistique des langues slaves et orientales dans les universités de Fribourg et Lausanne. Il était capable de s'exprimer dans plusieurs dizaines de langues ! Parallèlement il continue une carrière de compositeur qui lui vaut l'admiration de ses pairs, et des froncements de sourcils de la part d'un public plutôt conservateur.

En tant que musicien, Regamey est aujourd'hui un peu négligé, ayant laissé hélas le souvenir tenace d'un compositeur au langage complexe, presque ésotérique. En épigraphe du catalogue du Fonds musical Constantin Regamey édité par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, figure cette citation de 1955 : « Tout ce que j'écris, au lieu d'être anonyme et soi-disant "objectif", passe par le filtre de ma sensibilité personnelle. Je veux faire de la musique expressive. Cela ne signifie nullement, bien entendu, de la musique à programme, descriptive ou sentimentale. Mais j'accepte qu'on me qualifie de néoromantique. Si parfois, ma musique paraît hermétique à quelques-uns, je ne l'ai pas voulu ainsi. Pour moi, elle est toujours claire et je pense qu'un peu d'habitude la rendra claire à tous. L'hermétisme en soi ne m'attire pas. »

Une seule de ses œuvres garde une faveur relative des interprètes et du public, son *Quintette pour clarinette, basson, violon, violoncelle et piano*, composé entre 1942 et 1944 et donné en création clandestine au Café Arkadia de Varsovie le 6 juin 1944, quelques semaines avant le déclenchement de l'Insurrection. Protégé par son passeport suisse, Regamey aurait pu quitter la Pologne en guerre dès 1940 ; mais il a préféré partager, après les années heureuses, les épreuves des temps terribles avec ses autres compatriotes. Privé de ses fonctions journalistiques et académiques, Konstanty gagnait sa vie comme pianiste de bar, tout comme son ami Witold Lutosławski.

Fruit d'une captation lors du festival de Lockenhaus en Autriche l'été dernier, la récente parution de ce quintette révélera à ses auditeurs époustouffés un chef-d'œuvre singulier qui n'a de pareil, dans un langage très différent, que le *Quatuor pour la fin du temps* d'Olivier Messiaen, écrit à la même époque dans un stalag en Poméranie. Le quintette de Regamey ne puise pas sa force expressive dans un désespoir que les circonstances tragiques auraient pu lui inspirer. C'est une œuvre très personnelle qui explore avidement toutes les techniques modernes, afin de les réunir dans un langage qui joue sur les contrastes entre une énergie jubilatoire à la Prokofiev et un lyrisme d'une mélancolie raffinée digne du meilleur Berg. Le mélomane d'aujourd'hui est saisi par l'urgence qui a dicté cette création : le musicien, traqué par l'incertitude des lendemains, par la présence quotidienne de la destruction et de la mort, a livré tout ce qu'il savait en musique dans cette composition éclectique et juvénile, comme si ce devait être son testament. Aussi, même

les prudentes et libres incursions dans l'écriture dodécaphonique restent ancrées dans une perception tonale.

La première pièce de ce remarquable CD est un autre chef-d'œuvre terrible : le *Trio à cordes op. 45* de Schönberg. Afin de ne pas allonger cet article, je laisse à l'auditeur – qui a intérêt à s'accrocher – de se livrer à l'éprouvante expérience sonore d'une pièce ultra expressionniste qui raconte les péripéties autobiographiques d'une crise cardiaque. Tout y est : arrachement, arythmie, essoufflement, angoisse, apaisement, espérance, nostalgie... Schönberg ne se remettra

jamais complètement de cet infarctus. Le mélomane non plus.

Jean-Blaise Rochat

Référence : Schoenberg, *String trio* ; Regamey, *Quintet for clarinet, bassoon, violin, cello and piano*, Ilya Gringolts, Lawrence Power, Nicolas Altstaedt, Reto Bieri, Bram van Sambeek, Alexander Lonquich. CD Alpha 948, 2023. Disponible en streaming chez Spotify ou Qobuz.

Sur YouTube, une autre interprétation du quintette de Regamey est disponible. Et un émouvant Plan fixe sur Constantin Regamey.

Quand l'écologie passe à la trappe

Peut-être est-ce parce que nous prenons régulièrement la voiture, mais il semble bien que les premières cibles des écologistes sont les automobilistes. Voyez par exemple Lausanne, où les places de parc ne cessent de disparaître et où la limitation à 30km/h menace partout et toute la journée. Au Mont-sur-Lausanne, on a vu tout récemment la création de nombreux gendarmes couchés, qui ont l'allure de véritables obstacles qu'il devient difficile de ne pas toucher du pare-chocs, même en passant très lentement. Le but est clair : faire renoncer les citoyens à la voiture, car cela pollue. Les zones 30 et les gendarmes couchés sauveront la planète !

Pourtant, il est des mesures dont on se garde bien de mentionner l'impact écologique. Par exemple, lorsqu'il s'agit d'introduire massivement des iPad dans les classes vaudoises, on ne pose pas la question du « bilan carbone » de l'opération.

En fait, nous constatons plus généralement que lorsqu'il s'agit de techno-

logie à la mode, la question écologique passe à la trappe. Nous tenons pour preuve la difficulté d'obtenir des informations fiables sur la consommation électrique de ChatGPT, dont on parle beaucoup depuis le mois de décembre dernier. Il faut dire qu'OpenAI, la société derrière ChatGPT, se garde bien de fournir des informations à ce sujet.

De manière générale, le même genre de remarque pourrait s'appliquer aux services de streaming vidéo et audio ou encore aux réseaux sociaux. Combien coûtent en énergie les innombrables vidéos de chats échangées sur les réseaux sociaux ? Les écolos pourraient s'occuper aussi de ces questions. Cela leur donnerait peut-être d'autres idées que la création de parcours d'obstacles sur nos routes pour réduire notre consommation d'énergie. D'autant plus que le numérique est en forte croissance. N'est-ce pas là qu'il y a désormais la plus grande marge de progression ?

Jean-François Pasche

Le Conseil fédéral et les inspecteurs du racisme

Des experts de l'ONU ont débarqué en Suisse au début de l'année passée pour évaluer l'état de notre racisme et de notre xénophobie à l'égard des personnes « d'ascendance africaine ». En neuf jours, ils ont passé à Berne, à Lausanne, à Genève et à Zurich. Ils ont visité un établissement pénitentiaire et le Centre de la Blécherette.

Ce bref séjour leur a suffi pour « constater » que les stéréotypes racistes sont omniprésents en Suisse, en particulier dans les domaines de la police, de la santé et de l'éducation. Ils se sont sentis habilités à dénoncer, comme un fait établi, le « racisme systémique » des Suisses et l'« impunité des forces de l'ordre ». Ils n'ont même pas hésité à affirmer que « la richesse moderne de la Suisse est directement liée à l'héritage de l'esclavage »¹.

Enquête à charge, hâtive et superficielle, préjugés automatiques, généralisations abusives, conclusions extravagantes... et pourtant, l'officialité reçoit ce rapport comme s'il s'agissait d'un travail fiable et digne du plus haut intérêt.

Ces gens pensent qu'ils nous connaissent mieux que nous nous connaissons nous-mêmes. Ils savent,

puisqu'ils sont des experts de l'ONU. Ils savaient d'ailleurs avant d'arriver. Et contre-argumenter sur les faits est indécemment, c'est pratiquer la « culture du déni ».

Répondant au groupe de travail, l'ambassadeur Jürg Lauber a regretté publiquement que *de nombreuses conclusions générales semblent se baser sur un ou quelques cas individuels seulement*.

La distinction que fait M. Lauber est capitale. Personne n'a jamais nié que des actes racistes soient commis en Suisse. La presse est attentive à nous les faire connaître.

Mais l'accusation de « racisme systémique », on dit aussi « structurel », va infiniment plus loin que la dénonciation de cas particuliers. Elle touche l'ensemble de la population, et pas seulement les racistes avérés. Elle met en cause nos institutions politiques et nos mœurs (discriminantes), notre manière de rendre la justice (inégalitaire), notre langage (clafé de stéréotypes racistes), notre humour (humiliant pour les peuples de couleur) et, finalement, notre civilisation elle-

Enquête à charge, hâtive et superficielle, préjugés automatiques, généralisations abusives, conclusions extravagantes.

même, raciste jusque dans ses structures les plus élémentaires. Ces gens-là ne se rendent pas compte de ce qu'ils disent. A les suivre, il faudrait tout démolir et tout refaire à partir de rien.

Dans la foulée, le Service fédéral de lutte contre le racisme (SLR) a mandaté le « Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population » (SFM) de l'Université de Neuchâtel pour dresser un premier « état des lieux du racisme structurel en Suisse ». Il en a tiré une synthèse de 13 pages intitulée *Racisme structurel en Suisse*.

Ce titre signifie que l'existence du racisme structurel ne se discute même pas. La brochure porte l'écusson rouge à croix blanche sur la couverture. Elle engage donc le Conseil fédéral, lequel a pris parti et s'est rendu sans combattre aux conclusions de l'étude: la Suisse est officiellement frappée de racisme systémique².

On retrouve dans cette affaire la même ambiance frileuse et poltronne, la même perte fébrile de contrôle, le même aveuglement officiel que lors de l'affaire des fonds en déshérence et du Rapport Bergier. Celui-ci contenait des accusations infamantes sur l'attitude des autorités fédérales durant la guerre. En tant qu'autorité politique, le Conseil fédéral d'alors, nous étions en 1996, aurait dû, à tout le moins, prendre une distance critique à l'égard de ce rapport tendancieux. Il a préféré céder aux pressions extérieures et accepter le rapport sans la moindre réserve, insoucieux des dégâts moraux que cela causerait dans la population.

Les auteurs de la synthèse, bien que fonctionnaires de l'administration fédérale, sont eux aussi orientés idéologiquement. Et ils ont eux aussi profité de l'occasion pour faire avancer leur idéologie. Là encore, le Conseil fédéral aurait dû les renvoyer à leurs études et affirmer que ce texte, en porte-à-faux tant avec le discours de M. Lauber qu'avec la réalité, n'était pas publiable sous le label de la Confédération. Il a canné.

Il devait contester la notion même de « racisme systémique », concept polémique qui introduit d'inutiles germes de discorde dans les populations suisses. Il devait surtout rappeler que la Confédération est souveraine et que les Etats cantonaux, qui intègrent sans grands problèmes une importante quantité d'étrangers, sont assez adultes pour juger eux-mêmes qui passe les bornes, et quand.

La première tâche du Conseil fédéral est de défendre les Suisses, même douteux, contre toute agression extérieure. La venue des inspecteurs du racisme en était une.

Olivier Delacrétaz

¹ *Le Temps* du 26 janvier 2022: « Des experts onusiens dénoncent un racisme systémique en Suisse ».

² En première page, on trouve cette définition du racisme systémique: *mécanisme de discrimination ou d'exclusion de groupes racisés qui plonge ses racines dans notre société et se manifeste par des valeurs, des actes et des représentations normatives qui se sont développées au cours de l'histoire. Ce phénomène, qui traverse la société, les institutions et les entreprises... etc.*

Nausée bureaucratique

Un court trajet en train entre Cossonay et Malley m'a donné matière à réflexion sur le milieu toujours plus étouffant dans lequel nous évoluons. J'ai en effet été pris d'une légère, mais bien réelle nausée à la vue du nouveau siège romand des CFF qui borde les rails de Renens. Ce n'est pas tant que son architecture soit particulièrement repoussante. Elle est aussi triste et dénuée d'inspiration que le reste de nos ouvrages contemporains. Non, en l'occurrence, mon malaise est venu à la pensée des employés de bureau qui seront contraints d'y travailler dans une odeur de moquette synthétique.

Comme à l'accoutumée, les façades de ces imposantes tours sont recouvertes de vitrages fixes dont il est impossible d'ouvrir les battants pour prendre l'air. L'atmosphère de ces bâtiments étant contrôlée à l'avance par des ingénieurs certains que la réalité correspondra à leurs modélisations. Dans la pratique, les retours d'expérience sont plutôt mitigés et les aisselles souvent auréolées. Mais qu'importe, la raison technicienne doit l'emporter, ne serait-ce que pour garantir une certification *Minergie-P* qui ne saurait être ruinée par l'imprédictibilité du PFH¹.

A ce stade de ma réflexion, le parc immobilier du « Simplon » est déjà passé. Mon attention se porte alors sur la fenêtre du train dans lequel je suis assis. Elle aussi est dénuée d'ouverture. Au-dessus de l'allée centrale, des caméras de surveillance et des écrans vomissant une information abrutissante se succèdent tous les dix mètres. Face à ce spectacle dystopique, mon esprit se réfugie immédiatement dans quelques souvenirs de mon enfance. Dans la vieille rame du LEB – *l'Etagnières*, si je me rappelle bien –, les fenêtres pouvaient s'ouvrir jusqu'à mi-hauteur. Entre Bercher et Echallens, le train était souvent vide. Aucune caméra. Le wagon était à nous! A la belle saison, nous en ouvrions toutes les fenêtres pour le remplir des odeurs de colza... ou de fu-

mier. Dans les courbes entre Fey et Bercher, la vieille automotrice atteignant sa vitesse maximale, nous nous penchions à l'extérieur pour laisser le vent nous décoiffer. Pour plus de frissons encore, nous passions d'une rame à l'autre par les portes réservées au contrôleur, grisés par le spectacle des rails défilants entre nos jambes. Quelques années plus tard, c'était d'une fumée âcre et de discussions bruyantes que nous emplissions les zones fumeurs de ces vénérables wagons...

Ramené au présent par l'annonce de l'arrêt « Malley », je m'interroge: comment n'avons-nous pas remarqué la généralisation de cette dystopie bureaucratique ou, plus précisément, de cette société-hôpital aseptisée, protocolée et monitorée dont la crise covid a été la triste caricature? Ou peut-être s'en était-on aperçu, mais déjà accommodé? Après tout, qu'est-ce que ce bénin traçage de nos déplacements par des caméras intelligentes² à côté du désagrément d'un wagon enfumé? Soigneusement enfermé dans des espaces hermétiques et bienveillamment surveillés en permanence, telle est aujourd'hui la voie de l'employé pendulaire. L'atmosphère actuelle est véritablement plus étouffante que ne l'étaient les compartiments fumeurs de la Brouette.

David Verdan

¹ A l'aide de caméras dotées d'IA et utilisant des technologies dites de « biométrie douce », les CFF pratiquent déjà un suivi automatisé de toutes les personnes qui utilisent ou passent par leurs infrastructures. En clair, de votre entrée dans une gare à votre sortie par une autre, un algorithme suit tous vos mouvements et récolte des données sur vos actions via un système de traçage continu.

² Le PFH est un sigle signifiant « Putain de Facteur Humain » qui se répand dans les écoles de management pour désigner les résistances psychologiques des individus face aux changements institutionnels.

Laïcité fantasmée

Vendredi saint, la RTS souhaite à la population un « reposant et très beau week-end prolongé »; deux semaines plus tard, la distribution du Nouveau Testament aux élèves du Collège de l'Abbaye de Saint-Maurice fait scandale. Le même jour, les jeunes verts célèbrent sur Twitter la fin du Ramadan, et s'insurgent qu'il existe encore en Suisse des jours fériés chrétiens.

Ils oublient que la Suisse n'est pas un Etat, mais vingt-six, et si nos voisins genevois et neuchâtelais ont choisi d'adopter la laïcité, ils sont les seuls à s'être engagés sur cette triste voie. Rappelons-leur que l'initiative populaire fédérale pour la séparation complète de l'Etat et de l'Eglise a été rejetée en 1980 par 78,9% des votants; que toutes les constitutions cantonales font référence à Dieu ou à la Création, hormis nos voisins précités, ainsi

que le Tessin, la Thurgovie, Zoug, et Appenzell Rhodes-Intérieures, dont l'ancrage dans la foi ne saurait être remis en question puisque l'on vient de voir l'entier de la population prêter serment devant Dieu à l'occasion de la Landsgemeinde. Rappelons-leur encore que malgré l'augmentation inquiétante de la population « sans religion », la Confédération compte encore deux millions de protestants et trois millions de catholiques romains.

Qu'elle soit née d'une surexposition à la culture française ou de la fréquentation du cercle marxiste de l'Université, la laïcité dont rêvent nos « élites » ne correspond aucunement aux réalités de nos cantons, Genève et Neuchâtel exceptés, et c'est trahir le peuple souverain que de tenter de la lui imposer.

Benoît de Mestral

Entretiens du mercredi

Prochains rendez-vous:

10 mai: **René Guénon et la tradition primordiale: quel bilan?**
Avec M. Bernard Hort, professeur émérite de théologie.

17 mai: **« La fin de la chrétienté », analyse du livre de Chantal Delsol**
Avec M. David Verdan.

24 mai: Pas d'entretien.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Petite histoire de la violence (guerres et homicides)

La violence fait mal. Elle s'en prend au corps. L'homme violent cogne, fend, déchire, transperce, dévore, viole et tue. Seul l'homme est cruel, les animaux ne le sont pas. L'homme choisit de faire mal, la survie de l'espèce contraint l'animal à lutter.

La guerre concentre presque toutes les formes de violence : le génocide, l'homicide, le viol, la mise en esclavage, voire l'anthropophagie. Un tiers de la population européenne a péri durant la guerre de Trente Ans. La Deuxième Guerre mondiale a fait 40 millions de morts dont 25 millions de Soviétiques. Le paléolithique ne connaît que des affrontements sporadiques. Au néolithique, les tribus se sédentarisent et accumulent des biens ; des villes-Etats apparaissent, qui se font la guerre. La nature technique du genre humain s'affirme dans les combats. Le silex taillé prolonge la main et le bras de l'homme qui se sert ensuite de la lance, de l'épée, de l'arc ; le cheval et la roue sont militarisés ; le bouclier, la cuirasse puis le blindage assurent une protection. Le combattant s'éloigne encore plus de son ennemi grâce au fusil, à la mitrailleuse et au canon, à l'avion de chasse, à la bombe, au drone. Grâce à sa supériorité technique, l'Occident a dominé le monde durant deux siècles. La guerre tue toujours plus, mais elle « s'humanise ». Protégés par des conventions internationales, les prisonniers de guerre sont mieux traités, les blessés soignés. L'humanisation de la condition militaire succède à l'horreur croissante qu'éprouvent les civils devant la violence et le meurtre. Les Etats développés visent, dans leurs rangs, une guerre zéro mort, à distance, organisée par des militaires professionnels. Les Occidentaux, libérés pour la plupart du service militaire, répugnent à s'engager pour la défense nationale.

L'homicide, acte individuel, est licite à la guerre, proscrit en situation de paix. C'est un interdit fondamental dans presque toutes les religions : *Tu ne tueras point*. Dans les sociétés féodales existait néanmoins un fort risque de mourir assassiné. On tient un compte assez précis des homicides depuis plusieurs siècles. En France, en 2012, le taux d'homicides était de 1 pour 100'000 habitants (650 meurtres et assassinats). Au XIII^e siècle, il se montait à 100 pour 100'000. L'homicide comporte aujourd'hui des caractéristiques universelles. 85% des auteurs sont des hommes jeunes de 18 à 35 ans, issus à 90% de milieux « populaires », mal partis dans la vie, à la situation familiale et au parcours scolaire chahutés, soumis à une éducation violente. Les victimes sont des femmes pour un tiers, souvent tuées à domicile. Les bagarres entre jeunes blessent et tuent. Les causes des homicides sont rarement un coup de folie, plutôt la jalousie, le ressentiment, l'atteinte à l'honneur, la réponse à une provocation, la vengeance. Il existe des cultures où l'emprise de la violence est forte parce que l'éducation y est brutale (par exemple l'Allemagne de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle). L'hétérogénéité ethnique et religieuse est favorable à un taux d'homicides élevé. La présence et la force de l'Etat sur un territoire donné diminue le taux d'homicides, très variable sur la planète. Il est élevé en Amérique latine, au Moyen-Orient, en Afrique centrale et méridionale. Il ne prend pas en compte les homicides causés par les conflits militaires. Entre 2015 et 2017, le Salvador (82,8 sur 100'000), le Honduras (56,5) et le Ve-

nezuela (56,3) sont en tête. Se situent entre 34,0 et 10,0 les grands pays suivants, dans l'ordre décroissant : Afrique du Sud, Brésil, Colombie, Mexique, Congo, Nigéria. La Russie (10,8) est le premier pays européen mentionné, devant l'Ukraine (6,3) et la Lituanie (5,3). Les Etats-Unis sont à 5,4, l'Inde à 3,2, l'Allemagne et le Royaume-Uni à 1,2, l'Italie à 0,7, la Chine à 0,6, la Suisse à 0,5, le Japon et l'Islande à 0,3. Cinq tout petits pays dont le Liechtenstein sont à 0.

**L'emprise de l'Etat
a diminué l'envie de se faire
justice soi-même.**

Le taux d'homicides a beaucoup baissé en Europe. Durant le Moyen âge, la brutalité est normale. L'homicide est rarement puni, le port d'armes admis. Il faut défendre son honneur, prouver sa force. Du début de l'Ancien Régime à aujourd'hui, le taux a été divisé par 100. La sensibilité à l'égard du meurtre a augmenté à la fin du XVIII^e siècle à cause de l'individualisme naissant qui dispense de l'obligation de défendre l'honneur familial ou clanique. C'est ce que le sociologue Norbert Elias a nommé le *processus de civilisation des mœurs*. L'emprise de l'Etat a diminué l'envie de se faire justice soi-même. Le duel a disparu. Les codes de savoir-vivre et la politesse ont adouci la vie quotidienne. En Europe septentrionale, on a commencé à sévir tôt contre les violences physiques et même psychologiques dans la famille ou à l'école. Il y a des exceptions, en période

de guerre naturellement, à l'intérieur du foyer domestique et dans les pays où un fort taux d'immigration favorise la création de ghettos : on y revient aux rudes coutumes du pays d'origine sous une forme plus rigoureuse.

Les tueurs en série, dépourvus d'empathie, multiplient les homicides. Ils n'ont en général aucun lien avec leurs victimes. De Charles Manson à Marc Dutroux ou Anders Breivik, les noms des tueurs en série demeurent dans les mémoires. Ce n'est pas la folie qui les pousse au crime, ils sont responsables de leurs actes, affichent tous *de bonnes raisons* et procèdent avec méthode. Certains tueurs en série profitent des guerres et du terrorisme pour dissimuler leurs forfaits sous couvert du devoir militaire ou d'idéologie. Ils deviennent des chiens de guerre, comme Ajax, héros de l'Iliade, régulièrement saisi de fureur homicide ; le capitaine Conan, nettoyeur de tranchées, dans l'excellent roman de Roger Vercelet ; le lieutenant William Calley qui anéantit avec sa section entre 350 et 500 civils vietnamiens à My Lai le 16 mars 1968 ; ou certains tueurs de l'Etat islamique dont même *Al Qaïda* se démarque à cause de leur cruauté revendiquée et affichée sur les réseaux sociaux.

Jacques Perrin

Nous tirons nos informations du livre de Philippe Breton : *Une brève histoire de la violence*, JC Béhar 2015, et nos statistiques de Wikipédia.

Tout ça parc' qu'au bois de Chaville...

Le wokisme fatigue à l'université, mais son origine soixante-huitarde au sein de l'alma mater l'a rendu incontournable et tout étudiant scrupuleux se prépare à faire avec. Le wokisme est en revanche révoltant quand il s'immisce là où l'on ne souhaitait pas du tout le voir invité. Le wokisme est une pierre anti-philosophale, elle s'incruste là où le socialisme pouvait éventuellement avoir quelque chose de bon à produire. Eparpillant ses sédiments antiphilosophiques dans chaque cause sociale, son calcaire enlaidit toute entreprise en la matière, quand bien même celle-ci mériterait d'être évoquée.

Ainsi fut le rassemblement du 1^{er} mai sur la place Saint-Laurent (au-

jourd'hui place du 14 Juin), une manifestation de travailleurs honnêtes, fiers d'acquis sociaux obtenus entre deux labours patriotiques, dissous dans une masse informe d'étudiants à mégaphones. Ils crient maintenant à la démocratie verte, à l'égalité salariale et au droit à l'avortement. Passionnant, d'ailleurs, que d'une commémoration, la fête du muguet se soit muée en fièvre révoltée en vue d'obtenir des acquis sociaux déjà acquis. La seule animation méritant un rayonnement fut sans doute la présence de tambours venus du Chablais. Grâce à eux, le muguet peut encore pousser. Du muguet, je n'en ai pas vu de trace et j'espère en avoir raté. Il faut dire que le muguet le premier mai, c'est une tradition, et la tradition, comme on le sait, « ça a été inventé par les nazis ».

Comme en témoigne la sociologie de la manifestation, l'ouvrier, fatigué des fausses promesses, passé à droite, ne fête plus le 1^{er} mai. Le bois de Chaville a été remplacé par son voisin le bois de Boulogne, bien plus enclin à conserver la bien-pensance bourgeoise et l'entre-soi woke. Le muguet cède sa place à la rose, qui, elle, a des épines...

Sébastien Mercier

Plus jamais sans l'accent

Des lecteurs de *La Nation* écrivent parfois à la rédaction pour exprimer leur désaccord à l'égard d'articles pourtant impeccables. Chacun a le droit de se tromper. En revanche, il ne s'est trouvé personne pour protester contre notre précédente édition où non seulement l'éditorialiste, mais aussi les rédacteurs en chef et même le correcteur en chef, après moult hésitations et tergiversations, ont finalement renoncé à suivre la voie de la sagesse, préférant s'aplatir de la manière la plus vile devant les choix délirants de la haute finance internationale.

LE COIN DU RONCHON

Souvenez-vous de 1989 ! Beaucoup d'événements marquants, tragiques ou décisifs se sont déroulés cette année-là. Il y a eu la répression de la place Tian'anmen, à Pékin. Puis la chute du Mur de Berlin. La révolution en Roumanie. L'invasion du Panama par les Etats-Unis (qui estimaient légitime de défendre ainsi leur zone d'influence, et qui ont d'ailleurs donné le nom de *Just Cause* à cette opération militaire spéciale). Mais le jour le plus noir de cette année 1989 fut assurément celui où les dirigeants d'une des principales grandes banques de Suisse ont décidé de changer le nom de leur établissement – le Crédit Suisse en français,

Schweizerische Kreditanstalt en allemand – pour lui infliger une raison sociale rédigée dans un triste sabir de franglais américano-commercial : Credit Suisse Holding, sans article et surtout sans accent aigu.

Il est communément admis aujourd'hui que les directions successives de cette banque, au cours des trois dernières décennies, se sont distinguées par une suite ininterrompue de décisions calamiteuses et condamnables, contestables et contestées. Comment alors ne pas remettre en cause, aussi et surtout, le faux pas initial, celui par lequel le scandale et le malheur allaient arriver ? Comment ne pas condamner la perte de cet accent, qui devait fatalement déclencher une longue descente aux enfers ? Car enfin, on comprend bien qu'il est impossible de diriger intelligemment une banque qui se nomme « Creudit Suisse » ...

Si l'on veut remettre un peu d'ordre dans notre place bancaire tout en manifestant notre attachement à la langue française, il faut commencer par réhabiliter l'accent disparu il y a trente-quatre ans – et recommencer à parler « du Crédit Suisse », comme nous aurions toujours dû le faire. L'encyclopédie en ligne Wikipedia a fait ce choix. Puisse *La Nation* lui emboîter le pas, en dépassant un juridisme trop étroit et en se fiant au dictionnaire plutôt qu'au registre du commerce.

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
Edition
Ligue vaudoise
Pl. Grand-Saint-Jean 1 / 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4
ICM Imprimerie Carrara Morges